

consommé dans la ville, il y a moins d'inconvénient à le mettre dans des vaisseaux ouverts ; mais la campagne doit sûrement être en état de fournir plus de beurre qu'il n'en faut à Montréal ; et pour la consommation intérieure même, le beurre se conservera mieux dans des vaisseaux fermés que dans des vaisseaux ouverts. Un autre grand défaut dans le paquetage, c'est de laisser des espaces ouverts entre les lits de beurre. Ces ouvertures sont toujours remplies d'air et d'humidité, et l'un et l'autre détériorent la qualité du beurre. Les lits doivent être aussi serrés que possible, sans la moindre ouverture ou crevasse, et couverts de manière à exclure l'air extérieur. De cette manière, toute la moiteur sera extraite du beurre, et il n'y restera pas d'air. Le fromage n'a pas été fait d'une assez bonne qualité ni en assez grande quantité, craignons-nous, pour être exporté en grand et profitablement de ce pays, comme il devrait l'être. Le foin et la paille se vendent bien ; l'un et l'autre fourrage se vendraient plus cher encore, sans doute, si ce n'était de la belle automne que nous avons eue.

En total, le résultat de cette année doit avoir satisfait les agriculteurs, car nous croyons qu'il a été proportionné à leur culture.

28 Novembre, 1849.

La Société d'Agriculture du Bas-Canada a eu à cœur d'avoir des Agens pour le Journal d'Agriculture, dans toutes les paroisses du Bas-Canada, afin d'obtenir des souscripteurs et de recueillir les souscriptions. Elle a cru qu'un Agent demeurant sur les lieux pourrait agir plus efficacement, qu'on ne le pourrait faire par correspondance, ou que ne le pourrait faire une personne qui se serait pas de la paroisse. Il y a maintenant une soixantaine d'agens résidents, outre l'Agent Général de la Société à Québec, M. Brousseau. La Société se flatte que les Agens feront tout ce qui dépendra d'eux pour recueillir les souscriptions dues, et en trans-

mettre le montant au Secrétaire de la Société. M. Thomas Wood est maintenant employé à faire la collecte de ce qui est dû pour le Journal à Montréal.

Nous nous flattons que tous ceux qui sont disposés à soutenir ce Journal et désirent que la publication en soit continuée, s'empresseront de payer leur souscription, et que la présente liste se grossira de plusieurs noms nouveaux. Il y a des personnes qui aiment à lire le Journal, sans s'y être abonnées, et d'autres qui ne s'y abonnent pas, parce qu'elles ne se soucient pas de le lire. Le Journal a maintenant été publié pendant deux années, et nous pensons que les deux volumes, ou les deux années, valent bien chacune cinq schellins pour tout cultivateur qui voudra les acheter et les lire. Ce n'est pas parce qu'une partie de ces volumes est de notre cru que nous les regardons comme étant de quelque valeur, mais parce que la matière transcrite qui y est contenue doit être d'un grand prix pour tout agriculteur qui désire acquérir de nouvelles connaissances. Les cultivateurs perdent beaucoup, lorsqu'ils négligent de faire une épreuve convenable des suggestions qui leur sont proposées dans des écrits imprimés. Nous admettons que le bas prix des produits agricoles ne leur permet pas de tenter à grands frais des expériences douteuses. Mais des améliorations dont tout homme au fait de la culture du sol ne saurait contester l'utilité, ne doivent pas être rejetées par la raison qu'elles sont proposées dans un livre ou dans un journal périodique. La presse offre une aide puissante aux autres affaires et professions ; pourquoi ne ferait-elle rien pour l'agriculture ? Le cultivateur devrait lire, remarquer, apprendre et repasser dans sa mémoire, tout ce qui peut lui être proposé, au sujet du perfectionnement de l'agriculture, sans pourtant être tenu d'adopter d'autres suggestions que celles que son bon-sens peut lui faire regarder comme raisonnables.